

L'Odyssée de l' Alto Paraguay

suivi de

L'Ormeau de Toro

André Bouny



L'Odyssée de l'Alto Paraguay

suivi de

L'Ormeau de Toro

André Bouny



**L'Odyssée
de l'Alto Paraguay**

*Au «Pays des femmes»,
elle était naturellement gentille,
intelligente et profondément humaine,
tellement qu'elle n'eût pas de descendance.*
Dans le texte.

L'ALLER

La construction du bateau Alto Paraguay commença en 1951, au «Pays des femmes», désigné ainsi à la suite de l'hécatombe de quatre-vingts pour cent des hommes de sa population, au bord de l'extinction, durant la guerre de la Triple-Alliance, à laquelle vint s'ajouter celle du Chaco, puis les dictatures tortionnaires postcoloniales, celle du général Tyrannosaure, et les coups d'État à répétition. Sept enfants sur dix n'avaient plus de pères ou étaient des enfançons putatifs. La situation exsangue et désespérée du pays relançait, malgré sa faible capacité de redressement, son savoir-faire artisanal. Et l'on vit apparaître la mise en chantier du caboteur, le scieur de long, l'herminette et la varlope, le rabot et les coups incessants des maillets sur les ciseaux à bois. Ce navire fluvial motorisé de vingt-cinq mètres de long sur huit de large était né dans la forêt primaire, charpenté et façonné de ses meilleurs bois, ceux au fil rectiligne pour contenir les forces à angle droit, tors pour les parties galbées. Il était un lien naturel entre la terre et l'eau, devenant celui entre le fleuve et la vastitude des étendues oubliées du Haut Paraguay. L'ossature et sa coque pontée, avec timonerie et espace commun

aménagé, avaient accueilli un robuste moteur états-unien, de marque Cummins, arrivé jusqu'ici on ne sait comment.

Aujourd'hui, le bateau Alto Paraguay était encore en service, plus utile que jamais.

— Qui commande ici? demanda avec étonnement le jeune homme sec, de type arabe, accroupi sur le plancher du pont.

— Personne ne le sait, répondit nonchalamment l'autochtone, assis jambes ballantes sur une pile de sacs de soja mal recouverts par une bâche trop courte.

Le rafiote surchargé remontait les eaux lentes du Río Paraguay. Derrière, sa traînée de fumée se diluait dans l'air ocre et vibrant de chaleur, pour se fondre aux forêts des rivages aussi loin que portait le regard. Avec sa cargaison de marchandises depuis les cales au pont, la ligne de flottaison immergée augmentait son tirant d'eau, aussi se tenait-il au milieu du large fleuve. Entre les sacs de soja, le jeune arabe anxieux aperçut des caissons de bois grasieux portant des inscriptions, des lettres majuscules et des chiffres gravés au fer rouge.

« Vivre est mortel », laissa-t-il échapper, reconnaissant ce type de conditionnement.

L'autochtone perché, la cinquantaine corpulente, cheveu de jais sur un visage épais, marqué par les

épreuves, se contenta d'acquiescer d'un signe de tête. Sous son regard, des poches semblaient contenir les larmes qui ne parvenaient plus à ses yeux. Il pensa que la phrase acérée du jeune homme méritait à elle seule qu'il s'ouvrît à lui tôt ou tard. Autour, des matériaux de construction amoncelés voisinaient avec des cartons d'épicerie entassés, des rouleaux de clôture de bois, de joncs tressés, des bonbonnes de gaz empilées et quantité de paquets informes. Les passagers de condition modeste, petits propriétaires de ces marchandises de première nécessité, déambulaient sur le pont. Parmi eux se distinguait un Chinois trapu couvert d'une petite casquette rouge, ancien détenu pour meurtres réinséré dans une entreprise de pompes funèbres, apportant ainsi un peu de réconfort aux défunts pour expier ses crimes. Sa présence sur le bateau poursuivait la purification de son âme contrite en accompagnant un cercueil rangé dans la soute. Au milieu de ces femmes et de ces hommes, métis, hispano-guarani pour la plupart, la silhouette d'un d'entre eux, plus âgé que ne le laissait supposer son élégance, flânait selon sa fantaisie. Il remontait et redescendait le pont. Les autres se tenaient contre les planches du bastingage, s'accoudaient au plat-bord avec chapeau des pampas et bardas, volailles en cages cadenassées et sacs de victuailles pouvant couvrir la semaine que

prendrait l'aller-retour pour ceux qui pousseraient jusqu'au terminus, Bahía Negra. Puis ils cherchaient un emplacement, un coin où s'asseoir, se caler. Tous ressentait la pesanteur de l'Alto Paraguay qui semblait augmenter sa stabilité sur les immenses eaux paresseuses du large fleuve qui sinue.

Le jeune arabe observait à la surface les petits îlots herbeux qui dérivait. Il méditait, sentant encore sous ses doigts d'enfant la surface lunaire des terfas, ces truffes blanches des sables qu'il cavait au pied des hélianthèmes du désert pour quelques piastres, au risque de sauter sur une mine. Il se souvint de la petite brosse à dents bleue à poils rouges trouvée à la décharge. Elle avait probablement appartenu à quelque touriste du Grand Hôtel devant lequel l'âne blanc de bât n'avait plus le droit de passer, façon que la misère ne ternisse pas le soleil des fortunés venus par avion. Ceux-là descendaient le Nil, faisaient des provisions de mémoire, se photographiant devant les grandes pyramides, clic! quarante-cinq siècles d'un coup. Ce minuscule outil de luxe à poils rouges, ayant parfumé les paroles d'une haleine distinguée, puis jeté comme une vétille, lui permettait de chasser le sable au creux des truffes et de les présenter joliment. Adolescent, il avait migré vers les maraîchages andalous avant d'être embauché en qualité d'homme à tout faire sur un cargo à Séville. C'est ainsi qu'il était arrivé par hasard ici, dans la région. De fraîche date, il s'était reconverti en mule pour de beaux inconnus

bien vêtus, opulents et intimidants. Il voyageait léger, marchandise incorporée.

Son interlocuteur indigène, Guarani laconique, connaissait par cœur les rives de cette épopée fluviale. Par endroits, les paysages ayant marqué sa jeunesse restaient intacts et grandioses, tandis qu'à d'autres, ils étaient devenus des rêves abîmés, plus petits et moins beaux que dans ses souvenirs. Lui, il était à son compte. Selon son habitude, il achetait un camion-plateau, volé comme la plupart des véhicules dans le pays, qu'il revendait sur le port une fois sa lourde marchandise embarquée. Il possédait quatre passeports, paraguayen bien sûr, mais surtout argentin et brésilien — pays de ses courtiers — puis bolivien, tous en règle. Il versait un tribut au capitaine, surcroît utilisable qui rendrait conforme un contrôle aléatoire avec fouille.

Quant à l'activité du capitaine, Francisco Benítez, transport fluvial de personnes et de marchandises, elle était née de l'initiative de son grand-père disparu qui avait mis en chantier la construction du bateau. Une affaire privée. Le gros rafiote était sa maison, mais aussi un peu celle de ses utilisateurs réguliers qui avaient installé leurs habitudes. Dans son bleu de chauffe, gaillard aux mains épaisses toujours disponibles, Francisco connaissait la plus petite fissure de sa demeure flottante, la moindre

fente de bois. Il l'écoutait, discernait la provenance de ses grincements. Avec elle, il remontait le fleuve vers ses eaux toujours renouvelées, le redescendait comme pour les rattraper dans une interminable ambulation du passé vers le futur, celle d'une course sans arrivée, perdue par avance. Aussi Francisco prenait-il son temps en toute chose et circonstance. Au point que sa bonhomie semblait naître de la lenteur du fleuve. Cependant, pour le capitaine intime, à l'inverse de ce que laissait entrevoir le regard extérieur, aucune remontée et descente du fleuve n'avait été la même, et ne le serait jamais. Les présences qui l'accompagnaient, qu'elles fussent les couleurs et les bruits de l'eau, les nuages paisibles ou menaçants, la multitude des bêtes du fleuve et de ses abords, l'avaient empêché de s'installer dans l'habitude et la solitude. Et même si cette pensée l'avait effleuré sans qu'il en fût pleinement conscient, c'était pourtant ce qui le faisait poursuivre cette activité éreintante, sa passion, sa vie. Depuis ce jour où, se levant de sa chaise, l'éclair surnaturel d'un orage sec déchira simultanément le ciel dans un fracas inimaginable, la superstition enfouie lui recommanda instantanément de se rasseoir comme si ce déchaînement soudain était la conséquence de s'être levé. Habitué à lutter contre la peur, il n'en fit rien. Aussi son calme et ses mains tachées de cambouis désarmaient le plus

intraitable garde-frontière qui l'arraisonnait. « Un homme bon et travailleur » réalisait alors le fonctionnaire en chef. De plus, il avait fixé au sommet du navire la hampe du drapeau national à deux faces. Une pour les armoiries du pays, l'autre pour la paix et la justice qui n'étaient jamais venues. Cet emblème national étoilé, il l'avait aussi cousu sur le fronton de sa casquette, façon officielle, de manière à légitimer son activité, à adoucir les contrôles inopinés et dissuader les descentes mafieuses. Celles de supplétifs armés envoyés par les grands propriétaires terriens, et qui venaient à bord intimider les petits fermiers et éleveurs, tenants de modestes domaines fertiles qu'ils refusaient de vendre en s'unissant contre ces magnas. Mais désormais, le temps passant, voici que son vaisseau était reconnu d'utilité publique par d'élusives autorités qui l'encourageaient à poursuivre. En effet, il approvisionnait au nord du tropique du Capricorne les communautés indigènes, les hampeaux et les villages du Haut Paraguay coupés du monde par absence de routes, aux chemins impraticables à la saison des pluies, et que les autres bateaux ne desservaient pas. « Pourtant il faudrait bien suspendre ce transport pour l'entretien pressant de mon vieux rafiot de bois... » se souciait-il de loin en loin, pensant que les affaires étaient les affaires, tout en songeant avec gratitude

L'Ormeau de Toro

*Le paysage qui me vit arriver est là,
les millions d'années ont fait ce qu'il est.
Au pied du ruban de falaises calcaires,
la rivière coule sur un lit de galets.
Sa beauté rassurante est fidèle,
sa permanence écrase ma brièveté.
Est-il mien ?
Je lui appartiens.*

L'ORMEAU

Il y a plus de deux siècles, un ormeau avait été planté à l'occasion de l'étéage du Roi. Mis en terre à trente pas du mur de l'ancien cimetière confessionnel d'avant la Révolution, les racines du petit arbre puisèrent la sève des vivants d'antan. Et, par grand vent, n'étaient-ce pas ces ancêtres présents dans son bois et ses feuilles que l'on entendait grincer et geindre ?

De génération en génération, il conserva son nom, l'ormeau. Ainsi, avec ses quarante mètres de hauteur contestait-il celle du clocher de l'église, dont la nef intérieure était décorée d'étoiles et de nuages figurant les premiers jours du monde, parmi lesquels volait le fils de Dieu en robe bleue. Sous ses voûtes cléricales se tenaient messes, prêches et sermons ; sous les frondaisons de l'ormeau, palabres, discours, et discordes.

L'envergure de son ombre accueillait les rencontres et les événements festifs, les rendez-vous publics et privés, comme le ferait un endroit sacré venant à l'esprit en premier. La mensuration de ses puissantes branches charpentières rivalisait avec son tronc de géant, et la dimension de celles secondaires la disputait aux précédentes, formant un

formidable et majestueux repaire qui attirait à lui tout ce qui était vivant dans l'espace environnant. Quel que soit le temps qu'il faisait, on allait de façon spontanée sous sa protection envoûtante. Il était si vaste et si haut qu'aucune vie d'homme n'avait vu ormeau si grand. Aussi l'appelait-on « l'Ormeau », comme s'il n'en existait qu'un.

À cette époque, il était le repère commun des trois cents âmes du village de Toro et de ses hameaux. De quelque endroit où l'on se trouvait, on le voyait, même que les cloches sonnait midi ou l'angélus semblaient venir de lui. Bien peu de compatriotes auraient été capables de situer cette terre aux paroissiens épars, et encore moins de citer Toro — poussière apparue pour la première fois sur la carte géométrique de Cassini à l'échelle du royaume de France —, enclavé géographiquement comme les esprits qui l'habitaient. Son réseau de chemins étroits ne permettait pas toujours aux attelages de se croiser sans mordre le fossé, y versant parfois leur chargement, tandis que la grand-route la plus proche était si lointaine que l'on n'entendait jamais parler d'elle. Il faut dire qu'aucun chef de guerre ni capitaine d'industrie n'étaient nés sur cette terre oubliée, dont l'accessibilité échappait de très loin aux axes nord-sud reliant les principales villes de la patrie. À quelques kilomètres, un chemin de fer transversal, à voie

unique, autorisait d'en sortir, mais prendre le train à vapeur était un événement qui demandait toute une organisation.

De retour des champs à vélo, les paysans allant à la soupe se croisaient. Chacun de son côté posait pieds à terre et, restant assis sur la selle, ils avaient plaisir à la conversation, pause récréative au dur labeur de la terre. À table, familles nombreuses au complet, l'usage voulait que les enfants demandent la permission de parler. Sauf que pour cela, ils devaient prendre la parole. Cette contradiction leur intimait de bien choisir le moment ténu de détente, sans quoi la chose pouvait être perçue comme une rébellion. Dans une maison pionnière, une grosse radio à lampes dans sa carcasse de bakélite reliée à une longue antenne à ressort annonçait que les Russes avaient envoyé une chienne, appelée Laïka, dans l'Espace. La nouvelle se répandit et les mères disaient : « Cette fois je crois qu'ils sont tombés sur la tête... ils ne peuvent pas laisser tranquille cette pauvre bête ! » Puis la course spatiale se poursuivit entre les deux grandes puissances d'après-guerres, des noms surréels résonnèrent, Youri Gagarine, John Glenn : « Mais ils n'iront jamais sur la Lune ! » s'exclamaient les anciens incrédules. Pourtant trois partirent à sa conquête. Deux y marchèrent dessus, mirent l'astre sous tutelle en plantant leur drapeau. À leur retour sur terre, un entra au monastère,

Table

L'Odysée de l'Alto Paraguay

L'aller.....	9
Le retour.....	35

L'Ormeau de Toro

L'ormeau.....	55
Les Louis.....	61
Le docteur.....	67
Le cochon.....	73
Truque-lune.....	81
La déréalisation.....	89

DU MÊME AUTEUR

Agent Orange, Apocalypse Viêt Nam

Préface de M. Howard Zinn ; avant-propos de Maître William Bourdon ; iconographie exceptionnelle, avec de très grands noms du photojournalisme : Philip Jones Griffiths, Jan Banning, Alexis Duclos et Olivier Papegnies.
Éditions Demi-Lune, collection Résistances, Paris, 2010.

Cent ans au Viêt Nam,

Éditions Sulliver, collection Littérature actuelle, Cabris, 2014.

Viêt Nam, voyages d'après-guerres, avec 40 dessins de l'auteur

Éditions du Canoë, Paris, 2018.

En attendant le verdict du procès en France de l'Agent Orange

Éditions du Canoë (hors commerce), Paris, 2019.

Huit destins de femmes, une férocité ordinaire

Avec 8 frontispices de l'auteur, préface Lucien Fauvernier.
Éditions H Diffusion, Paris, 2020.

Éjectas/le hasard est nôtre

Éditions H Diffusion, Paris, 2021.

Les Naufragés de la Grande Ourse, avec 4 dessins de Julio Le Parc

Éditions du Canoë, Paris, 2021.

La mer tout entière

Z4 Éditions, poésie, Nans, 2023.

π

Z4 Éditions, poésie, Nans, 2025.

Les Neuf fils de Madame Thu

Préface Colette Lambrichs.
Éditions du Canoë, Bourg-sur-Gironde, 2025.

Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier

Dépôt légal : juin 2026



André Bouny

Seul le capitaine semblait savoir à quel endroit se tenait le lit du fleuve, connaissait ses affleurements et bancs de sable selon les saisons. Derrière la cloison ajourée de l'espace commun, Amon intercepta le regard qui l'avait à l'œil. En arrière-fond montait un concert grandissant. Des milliers de plantes aquatiques, de reptiles et d'amphibiens, de poissons et d'oiseaux s'y ébattaient. Petit à petit, le vaisseau pénétra dans une véritable symphonie, un tintamarre d'échanges et d'alertes, d'appels entrecroisés, de cris et de clameurs superposées ; entremêlant des sons perçants et rauques aux crécelles des bécassines de Magellan, chacun percevait tous les autres et répondait aux siens, couvrant le bruit du moteur. Ce vacarme de vie devint tel qu'il empêcha toute pensée et fit exploser de joie Amon.

Né en 1951 dans le Lot, André Bouny s'engage contre la guerre au Viêt Nam, autant dans la rue qu'en peinture. Il fonde DEFI Viêt Nam, constitue et conduit un comité de soutien aux victimes de l'Agent Orange, et se bat pour la reconnaissance des quatre millions de victimes des armes chimiques américaines. Il écrit en parallèle nombre d'essais, de nouvelles et de poésies alimentés par ses voyages et ses combats humanitaires.

